

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 53 (1915)
Heft: 40

Artikel: Une première descente en Italie : [suite]
Autor: V.F.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-211556>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
Imprimerie Ami FATIO & C^{ie}, Place St-Laurent, 24 a.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstejn & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Sommaire du N° du 2 octobre 1915 : Une première descente en Italie (V. F.). — Lo reldzo à Bouscaniet (Marc à Louis). — Havane et moka (J. M.). — Les almanachs. — Vases pleins et vases vides (Louis Croisier). — Bonaparte en Suisse on une halte du grand homme, à Villeneuve, par J.-J. Porchat (A suivre).

UNE PREMIÈRE DESCENTE EN ITALIE

V

De Macugnaga, nous nous proposons de descendre dans la plaine lombarde par le col du Turlo et le val Sesia. Le Turlo perche à 2700 et quelques mètres. On n'y passe guère. Tschudi le qualifie de « mortellement ennuyeux » et cela même piquait notre curiosité. Pour y arriver, on s'engage, sur la rive droite de l'Anza, dans un valon désert et sans autre attrait qu'un torrent, la Quarasca, aux eaux d'une extraordinaire limpidité. Elles étaient si tentantes que nous voulûmes nous y plonger, mais impossible d'y tenir plus d'une minute, à cause de leur température glacée. Cependant, grâce à cette épreuve, notre bien-être était tel que, sur le fin gazon de la rive, nous courions en chantant à la conquête du Turlo. Son échancre se dessinait vaguement dans une haute arête rocheuse coupée de névés et de petits glaciers. Mais où diable était le sentier ? Après avoir quitté de maigres pâturages, nous montions à l'aventure au travers de champs d'airelles et de rhododendrons s'étendant à perte de vue. Je ne connais pas de terrains moins propices à la promenade. A tout instant, le pied s'enfonçait dans des cavités imprévues ; on trébuche, on sue et l'on peste. Ces obstacles nous firent perdre beaucoup de temps, si bien que la journée était fort avancée quand nous atteignîmes les rocs nus. Le rocher à bonnes prises est la joie des grimpeurs. Ici, malheureusement, pas traces de piste, d'entailles ou de corniches. C'étaient des couloirs et des parois que le verglas polissait de son traitre vernis. Le col nous était caché maintenant par des masses surplombantes ourlées de neige. Était-il sage d'en poursuivre l'assaut ? Un conseil de guerre fut tenu, à la suite duquel nous battîmes crânement en retraite, en prenant par des pierriers moins désagréables que le tapis des buissons rampants. Il faisait nuit noire quand nous rentrâmes à notre petite hôtellerie de Borca, en nous jurant par le sacré Turlo de gagner la Lombardie, l'été suivant, par un col moins mortellement assommant. Et nous reprîmes le chemin de la maison par le Monte Moro et la vallée du Rhône.

Une année après, jour pour jour, refaisant la route en sens inverse, nous tombions de nouveau dans le magnifique val Anzasca. De nos bons compagnons de cette tournée, deux, hélas ! ne sont plus ; ils l'avaient embelli, l'un par sa verve et son esprit bien latins, l'autre par ses croquis à la plume et ses vues photographiques. A notre petite troupe s'était joint inopinément un professeur de Lyon, voyageur solitaire, un peu pédant et collant, chose assez rare chez

un Français. Il revenait de l'Oberland bernois où, disait-il, la vue de la Jungfrau l'avait « médusé » ; c'était un mot qu'il affectionnait. De crainte qu'il ne nous médusât à son tour, nous l'abandonnâmes à son sort, tandis que, sous la saulaie, il prenait un bain dans l'Anza. C'était près de Ponte-Grande. Dans cette bourgade, nous vîmes s'éloigner de nous, volontairement cette fois, deux des nôtres qui, n'ayant pas le pied très montagnard, préféraient les Alpes à distance, vues par exemple de la place d'armes de Villeneuve ou des rives du Belingard. Nous apprîmes depuis qu'en passant le Simplon, ils purent faire de curieuses observations sur la pratique du culte de Vénus dans les galeries de Gondo.

Tandis qu'ils roulaient en diligence dans ces souterrains, nous montions les pentes herbeuses qui s'étaient entre l'adorable villette de Bannio et le col de Baranea. Un orage nous surprit avant que nous eussions franchi ce col, et nous contraignit à nous réfugier dans l'unique chalet de la région. Il s'y trouvaient une vachère déjà mûre, entourée d'une ribambelle d'enfants dont les beaux yeux noirs riaient à travers des cheveux embroussaillés. L'un de nous distribua à ces moutards quelques biscuits en forme de disques, mais si durs qu'ils renoncèrent à y planter la dent et s'en servirent pour jouer au palet sur l'aire de la grange.

L'orage, cependant, comme il arrive assez souvent dans le midi, n'avait duré que peu d'instants et le ciel s'était bientôt rasséréné. Devant nous se creusait une vallée étroite et sinueuse, le val Mastallone. On nous avait vanté la beauté et la variété de ses aspects, les ravissantes laches que font dans sa verdure les hameaux, les églises, les oratoires, le joli costume auquel sont demeurées fidèles les femmes de Fobello, chef-lieu de la vallée. Il n'y avait là rien d'exagéré, comme nous pûmes nous en convaincre le jour même. La population féminine est vive, gaie et les jolis minois n'y manquent pas. Elle porte avec grâce une robe de drap bleu ornée de cordons rouges et dont la taille courte est suspendue à des bretelles, par dessus une chemisette à longues manches. Seules, des sortes de guêtres ayant un faux air de bottes, ôtent de sa légèreté à ce vêtement. Mais il faut compter avec les hautes herbes mouillées où les bas blancs feraient bientôt triste figure.

Fobello possède plusieurs hôtels. Nous eûmes toutefois quelque peine à y trouver un gîte, car ils regorgeaient de villégiateurs de la Lombardie et du Piémont. Pas d'Anglais, ni d'Allemands. On nous dressa des lits de fortune dans une salle de billard de l'*Albergo d'Italia*. En cette aimable maison tout le monde riait et chantait, à commencer par un impayable petit barbier, qui, passant de chambre en chambre, sa trousse sous le bras, offrait ses services aux nobles étrangers. Le menton de nos seigneuries se confia à ses mains. Ce figaro fut-il le paillasson d'un cirque avant d'apprendre à faire la barbe ? La chose n'est pas invraisemblable. Il jonglait avec les menus objets que touchaient

ses doigts, tout en contant des drôleries qui le faisaient abandonner son travail pour rire son saoul au fond d'un fauteuil. A l'en croire, il avait exercé son art dans tous les hôtels d'Italie, et il se plaisait à nous énumérer ceux de Naples, de Rome, de Florence, de Gènes, de Turin...

— Vous oubliez Milan ! Mais, au fait, y a-t-il des hôtels à Milan ? demanda du ton le plus innocent le pince sans rire de la troupe.

— S'il y a des hôtels à Milan !... Euh ! Et en poussant cette exclamation, voilà le petit barbier qui fait un saut comme une balle de gomme, et nous explique avec vivacité qu'une cité de l'importance de Milan serait déçue si elle n'avait... euh ! des centaines d'hôtels à offrir aux voyageurs... euh ! des centaines, non pas, mais des milliers d'hôtels réputés, où descendaient les prélats, les princes... euh ! les empereurs eux-mêmes !...

Il était bien éloquent et bien amusant en même temps, ce bout d'homme. Seulement, comme il gesticulait sans lâcher son rasoir, le patient dont il tenait le menton était véritablement sur la sellette.

Ce jour-là, emportant des vivres dans nos sacs, nous allâmes dîner sous l'auvent d'une fontaine, dans un petit village haut perché, Al Rocco, qui semblait absolument abandonné. Mais il s'y trouvait deux habitants, un vieillard de Turin et sa petite-fille, jeune personne de vingt ans, qui passaient l'été là-haut dans un chalet de pierre où ils s'étaient aménagé un petit appartement très confortable. Ils nous le montrèrent et nous obligèrent à faire honneur à quelques flacons. La jeune personne nous parut un peu raide dans le costume des montagnardes, qui n'est pas fait pour les citadines, mais elle était gentille tout de même, et le vin du grand-père n'avait que des qualités.

De Fobello, par une petite route charmante, le long d'un torrent qui remplit avec elle le fond du valon, on débouche dans la plaine à Varallo, après s'être empli les yeux de paysages alpestres d'une grâce et d'un coloris inimaginables.

Varallo est une petite cité d'un peu plus de 3000 âmes, assise sur la Sesia, que franchit un pont à trois arches, surmonté d'une statue de Victor-Emmanuel 1^{er} en marbre blanc. Les rues grouillaient de paysannes venues en pèlerinage de dix lieues à la ronde, pour la fête de l'Assomption, la festa della madonna, si bien qu'il nous fut encore plus difficile qu'à Fobello de dénicher un abri pour la nuit. Aux « Deux épées », où nous échouâmes après avoir parlé vainement dans d'autres hôtelleries, on nous offrit un lit « matrimonial » à trois places, à côté d'une couche que devait occuper un couple « très convenable ». Nous préférâmes dormir à la belle étoile. En attendant, rien n'était plus divertissant que de se mêler aux pèlerins dont la cohue bruissait dans les ruelles et de voir l'air grave des deux uniques gendarmes de la cité, promenant leur uniforme des grands jours au milieu de la foule. Grâce aux indications de ces importants personnages, nous trou-

vâmes finalement dans un hôtel un peu à l'écart, c'était encore un *Albergo d'Italia*, un lit moins rocailleux que celui de la Sesia sous le pont de Victor-Emmanuel.

Après Varallo, nous vîmes Novare, Milan et de nouveau la superbe région des lacs. Mais nos impressions les plus fortes et les plus gaies, nous les remportâmes de ces pédestres excursions où, descendant pour la première fois les gradins méridionaux des Alpes, il nous semblait découvrir les pays qui se chauffent au pied du Simplon et du Mont-Rose. V. F.

L'ennemi. — L'eau de-vie est votre plus grand ennemi, disait un pasteur à l'un de ses paroissiens.

Celui-ci lui fait observer qu'il lui avait toujours recommandé d'aimer ses ennemis.

— Oui, sans doute, répliqua le pasteur, mais je ne vous ai jamais dit de les avaler.

LO RELODZO A BOUSCANIET

Lè dzein, quand lè que dèvesâvant de Bouscaniet, ie desant adî : « Cllia pouèson de Bouscaniet ! » et lè dzein fasant bin de dere dinse. L'étâi on corps que sè gaçons, et sè domestiquo n'avant jamé prau travaillî. Lè bouscagnive tota la grantâ dzornâ, tota la veilla et quasu tota la né.

L'avâi po gaçon on certain bon-fonds qu'on lâi desâi Bouplliat, por cein que l'étâi asse chet qu'on bosset de vegnolan aprî lo bounan. Quand pouâve ein djuvî de iena à Bouscaniet, lâi avâi pas falta de lâi fère signe avoué on van.

Cein que bourlâve lo mé Bouplliat, l'è que lo maître lo fasâi levâ tant matin, que cein lo fasâi baillî tota la dzornâ. On iâdzo, Bouscaniet lo criâve dzâ à trâi z'hâore po allâ sèyî ein lâi deseint :

— Dépâse-tè Bouplliat ! Se n'è pas onna vergogne de pêtà âo lhi à stau z'hâore. Lo sèlâo qu'è dza levâ.

— M'èin foto, so repond Bouscaniet, se lo sèlâo sè vâo levâ dèvant dzo, na pas mè.

... Po lo fère levâ pe rido, Bouscaniet l'avâi imaginâ stasse :

L'avâi onna dzenehîre, dâi dzenehîe et on pâo (coq) que tsantâve tote lè z'hâore du la minè. On relodzo n'è pas pe rectat. On arâi djura que cougnessâi lè z'hâore. Po revèlhi Bouplliat, Bouscaniet fâ betâ la dzenehîre drâi dè coute lo pâilo âo gaçon et... du clli dzo, salut avoué lo droumi. Tote lè z'hâore de la né, l'étâi on détèrtin de la mèbsance, dâi quiquelikî à veni tot fou, que ma fâi, Bouplliat n'avâi rein d'autro à fère qu'à sè levâ. Vo pouâide crère que cein l'eimbètâve.

Onna dèmeindze né, vè lè duve z'hâore, lo pâo quemeince à tsantâ et à êdèvatâ lè grâppe. Pu, tot d'on coup on out on grand tredon dèin la dzenehîre, quemet se lo renâ étâi vegniâ. Bouscaniet, que l'étâi revelhi, va vère que lâi avâi et ie trâove Bouplliat, ein pantet, dein la dzenehîre, que tegnâi lo pâo eintremi de sè dzênâo, et que lâi vèrve la tita sein dèvant derrâ, bin dâi iâdzo, quemet se voliâve mâodre dau café.

— Que fâ-to quie ? lâi dit Bouscaniet.

— Noutron maître, vo lo vâide : *ie remonto lo relodzo!*

MARC A LOUIS.

Permettez! — Un gargotier, accusé de favoriser les jeux de hasard dans son établissement, comparaisait devant le tribunal de police.

— Vous êtes prévenu, lui dit le président, d'avoir laissé jouer des jeux de hasard.

— Pardon, Monsieur le Président. Il n'y a jamais eu de hasard chez moi... Tous ces messieurs trichaient.

HAVANE ET MOKA

— Ainsi donc, vous croyez à la médecine, docteur ?

— Mais, mon cher, quelle question ? Qui donc aura foi en la médecine, si nous, ses grands prêtres, ne donnons l'exemple ?

— Hum !... Souvenez-vous des augures de l'ancienne Rome, qui ne pouvaient se rencontrer sans rire.

Les interlocuteurs étaient deux de nos sommités médicales lausannoises, d'âge déjà vénérable. C'était dans le fumoir de l'un d'eux, après le dîner. On devisait de tout et de rien, en dégustant un moka exquis et en regardant monter en gracieuses volutes, vers le plafond, la fumée de havanes dont le parfum le disputait en finesse à l'arôme du café.

Nous avions l'honneur d'assister, en auditeur très passif, à cet entretien, qui ne laissait pas, vous le devinez, de nous intriguer fort.

S'étant versé une seconde tasse de café, l'amphitryon reprit d'un air distrait, en apparence, et tout en contemplant avec délices la cendre de son cigare, qui s'allongeait, blanche et ferme :

— Eh bien, moi, mon cher, je n'y crois plus guère, à la médecine.

— Vrai ? Et qui ou quoi donc a ébranlé ainsi votre foi ?... La science ?...

— Oh ! non ! La science est bien étrangère à cela. Ma longue pratique ; mes nombreuses expériences.

« Plus j'ai avancé dans la carrière et plus je me suis convaincu que si nous voulons gagner la partie, il nous faut les atouts de la nature. C'est elle qui est le grand médecin ; nous ne sommes que ses... assistants. Ce qui ne veut point dire que, pour humble qu'il soit, ce rôle n'ait pas son utilité. Loin de là, ma pensée. Ce rôle de simple assistant est nécessaire ; mais dans les neuf-dixièmes des cas, c'est de la modestie avec laquelle nous savons, de bonne grâce, nous y résigner que dépend beaucoup notre succès. Surtout, ne dédaignons pas le concours précieux du malade, le principal intéressé ! Pour une ou deux fois qu'il se méprend sur son véritable état, sur ses forces, son endurance, et qu'il paie, cruellement peut-être, cette méprise, que d'heureuses témérités qui ne peuvent guère causer dommage qu'à nos honoraires.

« Croyez-moi, mon cher, laissons les ordonnances, les bouteilles à agiter, les régimes, aux malades imaginaires. Il y en aura toujours assez pour assurer l'avenir de la médecine et de sa cousine dévouée, la pharmacie. La docilité de ces malades aux prescriptions de la Faculté et surtout la constance de leurs prétendus maux en font la clientèle idéale. Et quel reproche nous pourrions-nous faire à l'égard de ces clients-là ? Aucun. Puisqu'ils ne veulent pas de ce bien sans égal qu'est la santé ; puisqu'il leur plaît d'être et de rester malades ; bombardons-les donc d'innocentes ordonnances — ce sont les remèdes inoffensifs qui se vendent le mieux — condammons-les au lit à perpétuité, au régime lacté, au macaroni sauveur, à l'*acqua* libératrice. Plus nous les sévrerons des plaisirs légitimes de l'existence, plus le régime auquel nous les soumettrons sera intransigeant et tyrannique, plus ils seront contents, sous leur air de martyrs, et plus aussi ils croiront en nous et en notre science. Et puis, ils finiront bien par mourir de cette vie-là, comme on meurt de l'autre, de la bonne. On meurt de tout, allez !

« Encore un havane, mon cher ? »

L'auditeur (J. M.)

Les Almanachs.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey. — (Société de l'Imprimerie Klausfelder). Prix 30 centimes. — Cette année, hélas ! la couverture du *Messager boiteux de Berne et Vevey* ne s'accorde que trop avec les événements : des armées s'entrechoquent, des navires se canonnent, des villes

flambent, l'enfant pleure, symbolisant toutes les misères humaines, l'escargot fait songer à la vérité boiteuse et lente à venir.

Le *Messager boiteux* pour l'an 1916 fait un tableau fidèle de la grande guerre. Ses articles abondamment illustrés sont un excellent raccourci de tant de choses lues chaque jour. Il fait une large place, comme de juste, à notre pays et à notre armée à la frontière. Puis il apporte, ce bon *Messager*, ses récits, ses bons mots, ses histoires en patois. Bref, c'est toujours l'almanach que chacun veut avoir au coin de son foyer.

L'Almanach Helvétique (S. Henchoz, éditeur, L. Martinet, éditeur, Lausanne, successeur). — 25 centimes.

C'est, si nous ne faisons erreur, le premier des almanachs qui, avant la vendange, avant même la fin de l'été, vient nous rappeler la fuite rapide du temps. Une très vilaine commission, par exemple. Mais il sait si bien se faire pardonner, ce gentil almanach ; il est si séduisant, si intéressant, dans ses illustrations, comme dans son texte. Et puis, il est plus jeune d'année en année. Son secret ? C'est tout simplement les améliorations constantes qu'y apporte son éditeur. Il est toujours le même, et il est autre. On y trouve chaque fois quelque chose de nouveau qui vous le fait aimer plus encore. Aussi bien est-ce perdre son temps que recommander cet almanach. Il fait son chemin tout seul, allez !

VASES PLEINS ET VASES VIDES

At moins, cette année, guerre à part, les vendanges seront joyeuses. Il y aura du vin, beaucoup de vin, et du bon ! Ils sont revenus, espérons-le, les jours heureux qu'apportait jadis de ses vœux notre regretté collaborateur, Louis Croisier, dans une pièce de vers datant de 1879 — une triste année — et intitulée :

Vases vides.

Vous qui raisonnez creux sous les voûtes profondes,
Vieux amphitryons délaissés,
Qui partagez le sort des vignes infécondes
Et qui, tout bas, le maudissez,
Dans ces temps douloureux où Bacchus se dépêtit
De voir nos malheurs inouïs
Et d'entendre en vos flancs le tarte qui crépite
Sous vos grans airs ébarouis.
Il vous reste, du moins, votre vieille étiquette
Et vos souvenirs glorieux,
Que n'effacera pas l'insipide piquette
Qui vient des quatre vents des cieux.
Donc, s'il le faut, dormez pleins de vapeur souffrée,
Dormez dans votre dignité
Plutôt que tressaillir sous des flots d'eau sucrée
Sans feu, ni générosité.
Car les jours reviendront où malgré nos épreuves
Auprès de vous nous chanterons,
Où l'on ne verra plus des rangs de souches veuves
Désespérer les vigneron.
Dans votre isolement, si quelqu'un, d'aventure,
Voyant vos bois innocents,
Versait, pour les remplir, quelque infâme mixture
D'alcools et de vins coupés,
Protestez hautement en votre ardeur altièr,
Et que ceux qui jadis ont cru
En vous, dans votre sein, retrouvent tout entière
La bonne odeur des vins du cru.
Charière de Bennevys (Aigle).
Novembre 1879.

Et il y eut, une semaine après, une *Deuxième aux vases vides!* du même auteur. La voici :
Pour un temps vous serez sevrés de voix joyeuses
De cancons et de calembours ;
Et privés des hauts faits et des doctrines creuses
Des politiciens de nos jours.
Car vous ne verrez plus, durant les longues veilles
Le candidat s'épanouir,
Offrant à vingt badauds son vin et les merveilles
De sa nullité sans rougir.
Et vous ne serez pas témoins des petites choses
Que font tant de faibles humains,
Qui rampent pour grimper, ou dont les politesses
Ont de fructueux lendemains. [mornes
Peut-être au long de l'an, dans vos coins froids et